Après une allocution très applaudie de M. Carolus Durand, M. Lanry a, en termes émus, rappelé le souvenir de l'absent, le regretté chansonnier, Gustave Nadaud, dont on a parlé tout le temps de la fête.

A l'issue du déjeuner, on a donné lecture de pièces couronnées du concours des Rosatiques dont les titulaires sont primés ou mentionnés.

Prix de la Rose. — MM. Bottin, Combles, Fidit (Valenciennes), Delhomme (Abbeville), Vassal (Paris), Het (Roubaix), Delasalle (Lille), Risiez (Darquet) Ardres).

Prix des enfants du Nord. — Cacan (Paris), Bruinet (Lille), Fidet, Delasalle, Desrumeaux (Lille).

Poésie française. — Megon (Paris), Fournier (Dunkerque), Boulanger, Ephrey, Lallemend (Saint-Quentin), Belhomme, Badthiat (Douai), Dourtins, Perrène (Lille), Noël (Saint-Omer), Séqueval (Croix), Péro! (Lille).

Poésie patoise. — Tacan Fidit, Vereeck (Lille), Desrumeaux, Delasalle, Carrette (Croix), Druesne (Douai), Lelvurier (Lille).

Nouvelles. — Labbé (Paris), de Sylva (Douai), Bécu, Carpentier (Fourmes), Boulanger, Delasalle.

Contes patois. — Brunet, Desrumeaux, Cornaille (Péronne), Carrette, Wagniet (Calais).

Archéologie. — Ledieu (Abbeville), Lefebvre, Marchand (Péronne).

La fête s'est terminée par les jeux septentrionaux offerts à la jeunesse du pays et qui ont obtenu un véritable succès.

Après la distribution des récompenses, qui a eu lieu à six heures, les Rosatiques sont rentrés à Paris, en se donnant rendez-vous pour l'année prochaine, où les partisans seront d'autant plus nombreux qu'a été plus gaie la fête d'aujourd'hui, laquelle n'a rien laissé à celle des félibres méridionaux, la semaine dernière.

LES ÉLECTIONS AU REICHSTAG

Berlin, 25 juin. — Jusqu'à présent on connait les résultats de 111 scrutins de ballottage qui se répartissent de la façon suivante :

Conservateurs 17 ; parti de l'Empire 6 ; nationaux-libéraux 22 ; union libérale 8 ; libéraux-démocrates 17 ; démocrates de l'Allemagne du Sud 6 ; centre 7 ; Polonais 3 ; antisémites 6 ; socialistes 19.

Berlin, 25 juin. — D'après les résultats connus le centre catholique sera le parti le plus fort, les conservateurs de toutes nuances viennent après, puis les socialistes et les nationaux-libéraux; les progressistes de la nuance Richter et de l'union libérale compteront chacun une douzaine de membres.

Les antisémistes ont déjà obtenu 9 mandats. M. Ahlwardt a été élu à une forte majorité à Neustetin.

Les socialistes ont compensé leurs siéges perdus. Ils actuellement 44 sièges, soit huit de plus qu'au dernier Reichstag. M. Bebel optera pour Strasbourg.

Bien que les adversaires de la loi militaire tiennent toujours la tête avec environ vingt voix de majorité, on croit généralement que la loi militaire sera adoptée sous une forme quelconque.

A BERLIN

A Berlin, il y avait ballottage dans quatre circonscriptions. Voici les résultats:

1re circonscription. — M. Langerhans, progressiste, est élu par 7,145 voix contre 5,267 données à M. Tælerow, socialiste.

2e circonscription. — Le socialiste Fischer est élu par 29,470 voix contre 19,742 données à M. Virchow.

3e circonscription. — M. Vogtherr, socialiste, triomphe par 14,063 voix contre le progressiste, M. Munckel, qui n'en a que 9,697.

4e circonscription. — M. Schmidt, socialiste, est élu par 11,245 voix. M. Baumbach, progressiste, n'en a que 9,273.

MM. Singer et Liebknecht, socialistes, ayant été élus au premier tour de scrutin, dans les 4e et 6e circonscriptions, les socialistes gagnent donc trois sièges et détiennent cinq circonscriptions sur six de la capitale de l'empire.

Berlin, 25 juin. — Le chiffre des députés définitivement nommés est de 341.

Sont élus : conservateurs 63, conservateurs-libres 18, nationaux-libéraux 40, union-libérale 11, Polonais 16, antisemites 12, députés du centre, favorables à la loi militaire 3, soit 168 députés pour la loi militaire.

Centre catholique 86, socialistes 43, groupe Richster 9, démocrates du sud 10, alsaciens 9, guelfes 3, agrariens bavarois 2, danois 1, soit 173 députés hostiles à la loi militaire.

Sur les 56 ballottages restants, 16 ont lieu entre partisans de la loi militaire.

Le nombre des députés militaristes sera donc de 184.

TROUBLES A STRASBOURG

Strasbourg, 25 juin. — Le commencement de la soirée a été calme. Peu à peu, la foule se masse place Kléber, devant la grand'garde.

De nombreux officiers arrivent, suivis bientôt du général commandant la place et du ministre, M. de Puttkamer. La police contenait sans beaucoup de peine le rassemblement d'un millier de personnes. Mais bientôt on remarqua quelques bandes de jeunes gens de seize à dix-huit ans, qui cherchaient à créer des incidents. Tout à coup, vers dix heures, des sifflets et des cris où l'on distingue les : « Vive Bebel ! » se font entre. La police charge à l'arme blanche. Les gendarmes à cheval arrivent, et le poste charge les fusils.

Aussitôt le tumulte est général et s'étend depuis la place Kléber jusqu'au pont du Corbeau. Toutes les rues sont barrées. Les passants voient surgir à chaque coin de rue des gendarmes et des agents de police. L'agitation dura jusqu'à deux heures du matin: une cinquantaine d'arrestations furent opérées. Plusieurs personnes ont été blessées grièvement.

A Kronenbourg également, aux portes de la ville, il y a eu une collision sanglante avec la police.

A PROPOS D'UN CABLE

Paris, 25 juin. — La commission du budget aura prochainement à s'occuper d'une affaire fort grave qui ne manquera probablement pas de soulever un débat assez vif, devant la Chambre.

Le ministre du commerce va se trouver. en effet, dans la nécessité de réclamer un crédit supplémentaire de cinq cent mille francs à imputer sur le budget de 1893, à propos du câble des Açores.

Voici, d'ailleurs rapidement ce qui s'est passé à ce sujet et qui motivera la demande de ce crédit élevé.

Au commencement de 1892, l'Angleterre offrit au Portugal de construire et de poser gratuitement un câble entre Lisbonne et les îles Açores, en se réservant le droit exclusif d'atterrissement télégraphique dans cet archipel. Le gouvernement français s'émut de cette offre et jugea très sainement qu'il convenait à nos intérêts de se substituer à l'Angleterre et d'établir de Lisbonne aux Açores un câble français qui relie d'une part à Bordeaux et de l'autre à nos établissements d'Amérique mettrait entre les mains de l'Etat une ligne télégraphique de haute importance.

M. De Pellet, ingénieur à la direction générale des Postes et Télégraphes, président d'un comité d'études fut dans ce but envoyé à Lisbonne. Il parvint non sans peine à obtenir du Portugal un contrat au profit de la France. Mais il dut verser un cautionnement de cinq cent mille francs ; il demanda au ministre des affaires étrangères de lui garantir cette somme dans le cas où il ne réussirait pas. M. Ribot, alors ministre prit cet engagement.

Sur ces entrefaites, éclata l'affaire du Panama et sous l'énergique pression de l'opinion publique Cornélius Herz fut arrêté. Que se passa-t-il alors ?

On raconte que l'Angleterre qui n'avait pas vu sans colère le Portugal traiter avec la France, s'employa à faire rompre ce contrat. Le cabinet de St James ayant en ses mains les papiers de Herz, entama, dit-on, vis à vis de nos gouvernants, une véritable campagne de chantage; des plénipotentiaires anglais vinrent à Paris et formulèrent ces menaces. Ce qu'il y a de plus curieux c'est que M. Siegfried, le ministre du commerce d'alors, les invita à déjeuner.

Nous rappellerons qu'il y a de cela quatre mois environ, nous rendions compte d'une séance de la Commission du budget où vint en discussion le contrat passé par M. de Pellet. Nous avons raconté combien les commissaires ne furent pas peu surpris d'entendre M. Siegfried combattre le contrat malgré les signes désapprobateurs que lui faisaient ses collègues des affaires étrangères et des finances et comment M. Siegfried obtint de le faire repousser à une faible minorité, du reste.

A la suite de cette séance, M. Ribot se trouva dans la nécessité de faire connaître à M. de Pellet qu'il renonçait à la concession ; M. Ribot invoquait des raisons politiques. M. de Pellet dut revenir en France, et le cable fut adjugé à l'Angleterre.

M. de Pellet réclame aujourd'hui très énergiquement au gouverneur la somme de cinq cent mille francs que M. Ribot, au nom de l'Etat, avait pris l'engagement de lui rembourser en cas d'insuccès. Voilà pourquoi une demande de crédits s'impose.

La *Politique Coloniale* qui s'occupait récemment de la question disait : « La concession des Açores aurait été la rançon du silence fait, sur ce point comme sur tant d'autres, par le gouvernement étranger qui détient, avec le malade de Bournemouth, ses papiers et ses secrets... Nous donnons cette explication sous les plus expresses réserves, mais nous voudrions connaitre l'exposé des motifs qui ont déterminé le cabinet Ribot à se placer, au mépris des intérêts français, dans une aussi fâcheuse posture. »

La *Politique Coloniale*, est un journal de gauche, très modéré d'ailleurs.

Le gouvernement, lorsque la question viendra, sera appelé à fournir des explications catégoriques qui ne laisseront pas que d'être embarrassantes.

LA VACCINE

S'il est une chose de nature à surprendre et à décourager les plus imperturbables, c'est assurément l'hostilité que rencontre encore aujourd'hui la vaccine, non seulement dans le monde des profonds superstitieux, mais encore chez certains initiés. Depuis près de cent ans (14 mai 1796) que l'expérience en fut pour la première fois tentée, la bienfaisante méthode a pourtant donné tous les gages souhaitables, et fourni toutes les preuves exigibles. N'empêche qu'elle est loin d'avoir rallié l'unanimité des contagionnables. Des millions et des millions de personnes, parmi lesquelles on a le regret de reconnaitre quelques médecins, professent encore à l'endroit de la vaccine une méfiance haineuse. Pour un peu, ces irréductibles, qui se recommandent cependant de la méthode expérimentale, du progrès scientifique et de la civilisation, accuseraient la vaccine d'avoir contribué largement à la propagation des épidémies. On ne compte plus non seulement les réfractaires isolés, mais même les ligues anti-vaccinatrices. Et — détail singulier! — c'est surtout en Angleterre, dans le pays où la vaccine est née, que ce mouvement de résistance, qui parfois affecte des allures positivement révolutionnaires, s'est développé davantage.

Mais il ne faudrait pas croire néanmoins, que la France ait échappé à cet entrainement incompréhensible.

Il n'y a pas un mois, en tête d'un journal parisien qui s'est érigé en redresseur de torts, s'étalait un éreintement en règle, d'une violence inouïe, de l'inventeur de la vaccine. Le rédacteur en chef, dont la verve inspirée semble faite pour plaider de meilleures causes, avait cru devoir payer de sa personne, trois colonnes durant. A l'en croire, Jenner, ne serait rien moins que « l'un des plus grands criminels des temps modernes » (sic).

Il n'importe guère qu'en 1801, les médecins et chirurgiens anglais aient offert à ce prétendu scélérat une médaille commémorative; qu'en 1802, le Parlement de Westminster lui ait voté une récompense nationale de 10,000 livres; qu'en 1807 ce tribut de l'admiration et de la reconnaissance publique ait été spontanément élevé à 3 ,00) livres; que lord Chatam ait cru devoir consacrer lui-même l'impérissable gloire de Jenner dans les termes suivants : « Cette découverte est l'une des plus importantes que la société ait faites depuis la création du monde. » Peu importe encore, que Jenner, dont la réputation fut toujours celle d'un parfait honnête homme, ait de son vivant même, conquis l'approbation du dessous du panier des savants de tous les pays et triomphé du scepticisme et de la jalousie de l'ombrageuse engeance des médecins. Peu importe que Napoléon, si peu tendre pour l'Angleterre, lui ait accordé la grâce de prisonniers anglais !

En dépit de tous ces titres et de toutes ces garanties, en dépit de ce concert unanime d'enthousiasmes, en dépit de l'écrasante éloquence des faits, il peut arriver encore, au bout d'un siècle, que, sur la foi d'assertions mensongères ou d'observations supercielles, un pamphlétaire ayant charge d'âmes, l'un des *leaders* les plus écoutés de l'opinion publique, ne craigne pas de clouer au pilori, comme un empoisonneur et un monstre, l'homme dont l'ingénieuse initiative a sauvé des centaines de milliers d'existences. N'est-ce pas à dégoûter les plus désintéressés de la science et de la philanthropie?

Pour apprécier à sa juste valeur l'œuvre accomplie, il faut se rendre compte de ce qu'était la variole avant la vaccine. Cette enquête eût dû texter l'écrivain auquel je réponds, si épris d'évocations rétrospectives.

Autrefois, tout le monde était grêlé. Voyez plutôt les portraits des personnages célèbres du siècle dernier : Louis XV, Voltaire, Mirabeau, Danton, autant d'écumoires!

Dans certains pays, il n'était permis de se marier que quand on avait eu la variole. La croyance que la variole devait atteindre fatalement tout individu était admise par les médecins. Rhagès, médecin arabe, à qui nous devons la description un peu nette de la terrible maladie, disait, que « tout homme, sauf un ou deux a la variole ». Panlet (de Montpellier) considérait le fléau comme absolument inévitable, à telles enseignes qu'il se refusait à le croire contagieux, tout enfant en apportant le germe en naissant.

En France, de 1726 à 1756, c'est-à-dire en trente années, la petite variole cause 76 ,00) morts; d'après La Condamin, pendant la seule année 1720, il meurt à Paris 20,000 personnes de la variole. A Londres, d'après de Haën, elle emporte, en soixante-sept années, 113,851 individus. En Suède, à en croire Rosenstein, dans l'intervalle de 1740 à 1765, soit quinze années, elle occasionne près de 150,000 décès.

Prenons, si vous voulez, l'année 1796, l'année où Jenner découvre la vaccine.

A Londres, la variole tue 3,549 personnes; à Turin, les morts qu'elle détermine sont aussi nombreuses que les naissances; à Prague, elle fait 6,685 victimes, en Prusse 25,000.

Aussi, la variole est-elle de toutes les maladies, la plus redoutée. En Sibérie, dès qu'un cas de variole se déclare, après avoir enfermé le malade dans sa maison avec quelques provisions de bouche, la famille s'empresse de prendre la fuite. En Abyssinie, on va plus loin : on met le feu à la maison et l'on brûle tout, par mesure préventive et désinfectante, contenant et contenu.

Or, aujourd'hui, la mortalité par la variole n'atteint pas à Paris 1 pour 10,000. L'écart est évidemment trop considérable pour pouvoir être attribué aux seuls progrès de l'hygiène publique et privée. Pour tout observateur de bonne foi, il est indéniable que le mérite en est imputable à la vaccine. Si même l'amélioration n'est pas plus complète, si la mortalité par la variole n'est pas encore tombée à zéro, n'en accusez que l'excentricité de la propagande anti-vaccinatrice, plutôt encore que l'ignorance ou le zatisme des foules.

Ne dites pas que cette argumentation, reposant sur un ensemble de faits trop vaste ou trop lointain, n'est pas assez immédiate pour emporter le morceau. Rien n'est plus facile que d'alléguer d'autres faits plus menus, plus proches, partant plus suggestifs. Il suffit de feuilleter les mémoires des commissions d'enquête nommées tout exprès pour étudier la question en Angleterre ou en France. Sait-on, par exemple, quel a été le plus clair résultat de la campagne reprise si furieusement il y a quelques années, par les anti-vaccinateurs d'outre-Manche ? C'est que la variole, qu'on pouvait croire à jamais éteinte, a subitement manifesté une recrudescence inattendue ! En 1889, à Londres, on avait signalé *un seul décès* par variole, or, à l'heure actuelle, on n'y compte pas moins de *450 varioleux* en traitement dans les hôpitaux flottants qui leur sont affectés.

A Leicester qui est le centre de la résistance et la citadelle des anti-vaccinateurs, l'histoire est bien plus significative encore, il s'est produit là 146 cas de variole. Le personnel de l'hôpital des varioleux comprend 28 personnes, dont 22, en dépit des efforts de la Ligue locale, s'étaient fait vacciner. Pas une de ces 22 personnes n'a été atteinte, tandis que sur les six autres, quatre ont été prises, dont une est morte. La démonstration était si péremptoire qu'il s'est immédiatement dessiné au sein de la population de Leicester, un retour accentué en faveur de la vaccine.

Batlez est également l'un des foyers de l'action anti-vaccinale. 25 enfants, dont aucun n'était vacciné, y sont morts de la petite vérole. Des autres enfants, que les parents, sourds aux prédications des anti-vaccinateurs, avaient fait inoculer, pas un n'a été pris.

A quoi riment, je vous le demande, au regard de ces épreuves, les quelques accidents — toujours les mêmes — sur lesquels raisonnent les adversaires de la vaccine, et qui sont, à y regarder de près, plutôt imputables à la maladresse ou l'incurie des opérateurs, à la mauvaise qualité du vaccin ou à la malpropreté des instruments, qu'à la méthode elle-même ? Est-ce que tous les médicaments, même les plus sûrs, est-ce que toutes les médications, même celles qui sont classiques, ne logent pas à la même enseigne, depuis le mercure jusqu'au sulfate de quinine.

La cause est entendue, et les imprudents qui n'hésitent pas à prêcher la croisade contre la vaccine, au risque de sacrifier les naïfs qui les croient sur parole, et d'ensemencer l'infection à la ronde, feraient peut-être bien de tourner sept fois et davantage leur langue dans la bouche et leur plume dans l'encrier avant d'assumer, de gaieté de cœur, d'aussi lourdes responsabilités. ÉMILE GAUTIER.

NOUVELLES DU JOUR

Papiers remis à M. Atthalin

Paris, 25 juin. — Les papiers que M. de Morès avait promis de verser demain à l'instruction ont été portés cette après-midi par lui et M. de Cesti chez M. Atthalin. En l'absence de ce magistrat, la remise des papiers a dû être renvoyée à demain.

L'ambassadeur d'Angleterre à Paris

Paris, 25 juin. — Lord Dufferin sera de retour à Paris demain ou après-demain. Il ne prendra son congé habituel qu'au milieu de juillet.

Ainsi tombent les bruits mis en circulation à propos des papiers Norton.

Une arrestation à Orléans

Paris, 25 juin. — Dans la soirée, on est venu nous assurer que sur un ordre parti de Paris, vers 4 heures de l'après midi, le parquet d'Orléans aurait dû procéder sur le champ à une arrestation se rattachant à une affaire remontant à plusieurs mois déjà et qui fit grand bruit à l'époque. Cette nouvelle mérite confirmation.

Un incendie à Paris. — Trois pompiers victimes d'un commencement d'asphyxie

Paris, 25 juin. — Un commencement d'incendie, occasionné par une fuite de gaz, s'est déclaré cette après-midi dans les sous sols de l'Hôtel des Postes, rue du Louvre. Les pompiers du poste voisin se sont rapidement rendus maîtres du feu, mais trois ont été à demi-asphyxiés par les émanations de gaz. Les dégâts sont insignifiants, et les pompiers hors de danger.

La revue des troupes à Versailles

Versailles, 25 juin. — Ce matin a eu lieu la revue des troupes et le défilé devant la statue du général Hoche. Dans la tribune avait pris place M. Bargeton, préfet de Seine-et-Oise, le général représentant le ministre de la guerre, etc. Dans l'après-midi la fête a continué par des courses vélocipédiques.

Une nouvelle dépêche du gouverneur général de l'Indo Chine

Paris, 25 juin. — M. Delcassé vient de recevoir, du gouvernement général de l'Indo-Chine, la dépêche suivante :

« Doson, 24 juin. — Nous avons procédé les 17 et 18 juin à l'occupation des villes de Roug et Salème, toutes deux très importantes, mais particulièrement la dernière parce qu'elle descend d'une baie et constitue un excellent mouillage.

» L'opération s'est effectuée sans incident. Le 15 juin, une canonnière siamoise s'est approchée de l'île Samy que nous avions occupée deux jours auparavant, sans s'arrêter, et a dirigé, vers l'île, un canon avec six hommes.

» Notre poste après l'avoir inutilement invité à ne pas avancer a tiré enfin sur l'embarcation qui s'est alors décidée à regagner le large.

Une allocution de l'évêque de Nancy

Nancy, 25 juin. — L'évêque de Nancy, après la communion donnée dans la chapelle du lycée de Nancy, a prononcé une allocution dans laquelle il a dit que tous les Français devaient faire taire leurs ressentiments devant le drapeau.

Faisant allusion à la bravoure du caporal français, dont les ossements ont été retrouvés à Saint-Ail, au milieu des restes des soldats allemands, il a terminé en le citant comme exemple aux jeunes lycéens. Cette allocution a été très applaudie.

Un télégramme du Roi d'Italie à la Reine d'Angleterre

Rome, 25 juin. — Le Roi a adressé à la Reine d'Angleterre un télégramme dans lequel il dit :

« L'Italie, ma flotte, mon armée, partagent avec moi votre douleur, celle de l'Angleterre, pour la perte de l'illustre général Tryon et de tant de braves marins. Veuillez me permettre d'exprimer aussi, au nom de mon pays, de ma flotte, de mon armée, mes plus vives condoléances et mon profond dévouement pour vous, pour votre Auguste famille et une sincère amitié pour l'Angleterre et sa glorieuse marine.»

Une scène de pugilat à la Chambre italienne

Rome, 25 juin. — La Chambre reprend la discussion du projet de réorganisation des banques. Pendant la discussion une altercation suivie d'une scène de pugilat s'est produite entre les députés Aprile et Beljiojoso, à l'occasion d'une invitation faite à M. Aprile par M. Beljiojoso.

La séance a dû être interrompue quelques instants.

MM. Aprile et Beljiojoso ont échangé leurs témoins.

Explosion d'un pétard à Séville

Séville, 25 juin. — Un pétard a éclaté dans un quartier excentrique. L'explosion a été formidable, mais il n'y a eu aucune victime.

Troubles graves à Rangoon

Rangoon, 26 juin. — Aux fêtes religieuses islamites d'aujourd'hui, les Mahométans en sont venus aux mains. La police étant intervenue a été reçue à coups de pierres et des coups de feu ont été tirés par les fenêtres sur elle.

Plusieurs sous-officiers ont été blessés mortellement. Les agents ont chargé à leur tour, et les émeutiers ont eu 20 tués et de nombreux blessés.

Enfin, un régiment d'infanterie a mis fin à la lutte.

Les courses d'Auteuil

Paris, 25 juin. — Prix Biberon : 1. Cadix, 2. Simoun II, Selim II tombé; Prix du Châlet : 1. Sado, 2. Maiden, 3. Tala; Prix de France : 1. Lord William, 2. Garnement, 3. Tunique ; Prix de la Tour : 1. Cadeleu, 2. Wezin, 3. Marnes; Prix Le Torpilleur : 1. Cette, 2. Velum: 3. Grossmann; Prix de la Rivière : 1. Badine, 2. Aissé, 3. Désir.

Cornélius Herz

Paris, 25 juin. — Le *Matin* publie en dernière heure la dépêche suivante :

« Londres, 25 juin. — La santé de Cornélius Herz est des plus précaires. Le bruit court même que le docteur serait entré dans un état comateux; le dénouement fatal serait attendu d'un moment à l'autre. »

Les syndicats

Paris, 25 juin. — Quelques conseillers municipaux émus par des résolutions du gouvernement, concernant les syndicats irrégulièrement constitués et la Bourse du travail, ont résolu, paraît-il, de donner leur démission collective.

L'incident de Saint-Ouen

Paris, 25 juin. — On se souvient des incidents graves qui se produisirent samedi dernier à Saint-Ouen. M. Atthalin, juge d'instruction chargé de cette affaire, vient d'ordonner le renvoi devant le tribunal correctionnel des citoyens Couzon, adjoint au maire, candidat au conseil d'arrondissement; Greffin, conseiller municipal; Laborde, etc., qui seront poursuivis pour guet-apens en bande et détention arbitraire. Le maire de Saint-Ouen aura à répondre d'abus de pouvoir.

La date des élections générales

Paris, 25 juin. — Le *Petit Parisien* publie l'entrefilet suivant :

« M. Dupuy, sénateur des Hautes-Pyrénées, estimant que les stations balnéaires de ce département : Bagneres-de-Bigorre, Cauterets, Saint-Sauveur, Capvern subiraient des préjudices considérables si les élections avaient lieu le 20 août, a saisi M le président du conseil de la question.

» M. Ch. Dupuy a répondu qu'à moins d'empêchement imprévu résultant surtout des travaux parlementaires, le gouvernement était résolu à faire procéder aux élections le 20 août. »

En outre des considérations militant en faveur de cette date, le gouvernement invoque le précédent des élections de 1881, qui ont eu lieu le 21 août.

L'ambassade de Londres

Paris, 25 juin. — L'*Echo de Paris* croit savoir que la nomination du successeur de M. Waddington sera définitive mardi, après le conseil des ministres.

Le *Figaro* d'un autre côté, dit : « Le ministère des affaires étrangères, après avoir pointé toute la liste de son haut personnel et le gouvernement, ont résolu en dernier lieu d'attendre les élections et leurs résultats pour se prononcer ou plutôt pour léguer à d'autres le soin de se prononcer. »

Prochaine exécution capitale

Paris, 25 juin. — M. Deibler part aujourd'hui pour Saint-Mihiel, où il va procéder à l'exécution du nommé François Redt, condamné à mort par la cour d'assises de la Meuse, le 21 avril dernier, pour assassinat de deux vieillards, les époux Brul, au mois de septembre 1892.

L'épidémie cholériforme

Foix, 25 juin. — Cinq cas de choléra, suivis de mort presque foudroyante, ont eu lieu dans le village de Larcat, du canton des Cabannes. Le docteur Fauré, médecin des épidémies, appelé par l'administration, a prescrit les mesures prophylactiques les plus urgentes pour enrayer le mal sur place et empêcher sa propagation dans les localités voisines.

L'épidemie a gagné. A Pamiers, près de vingt cas de choléra se sont produits, dont plusieurs suivis de décès.

Mirepoix est légèrement contaminé.

Foix est indemne.

Montpellier, 25 juin. — Il y a eu hier trois décès cholériques, dont un en ville et deux à l'hôpital suburbain.

De Paris à Madrid en bicyclette

Deux journalistes français, MM. Edouard de Perrodil et Henri Farman, sont partis en bicyclette, hier, de l'ambassade d'Espagne, à Paris, boulevard de Courcelles, pour aller à Madrid, en faisant les étapes suivantes :

25 juin, Paris-Orléans-Tours. 26. Tours-Poitiers-Angoulême. 27, Angoulême-Bordeaux-Langon. 28. Langon-Bayonne-Saint-Sébastien. 29. Saint-Sébastien-Vitoria. 30, Vitoria-Valladolid. 1er juillet, Valladolid Madrid.

Un cyclone

Valence-sur-Rhône, 25 juin. — Le cyclone a causé des inondations à Luze-la-Rousse, au Bouchet, à Montségur, à Tulette.

L'averse a duré 5 heures. Les digues des torrents de Lez, l'Erieux et le Falobres ont été rompues.

Les arbres, les vignes ont été arrachés.

Le pont neuf sur l'Erieux a été emporté.

Le désastre est grand dans le pays montagneux de la Drôme.

Le drame de Mayerling

On lit dans le *Mémorial diplomatique :*

« Nous sommes heureux de pouvoir donner à nos lecteurs le contenu de la dernière lettre écrite par l'archiduc Rodolphe.

» Cette pièce, du plus haut intérêt, prouve bien définitivement que la mort du malheureux Habsbourg n'est pas due au suicide.

» Voici la teneur de ce document péremptoire :

« Samedi, 26 janvier 1889.

» Mon cher Weilen ! il m'était impossible d'écrire ma » description de Gœdœllœ. Comme vous le savez bien, » j'étais ces temps derniers encombré de travaux de » toutes sortes et surtout de travaux militaires. En ce » moment même, je dois reviser les tableaux d'avancement, ce qui demande un soin extrême.

» Mais lundi, quand je serai à Mayerling, j'aurai quelques heures libres pour écrire l'article en question.

» J'espère vous voir mercredi ou jeudi et vous remettre » alors la copie.

» Mes meilleures salutations. » RODOLPHE. »

« En effet, le lundi 28, l'archiduc est parti pour Mayerling, et c'est le mercredi, 30 janvier, qu'il est mort. »

La lutte contre la cherté de la viande

On sait que l'institution de boucheries coopératives présente des difficultés. Le syndicat agricole de la Haute-Saône propose : l'établissement de boucheries dites *économiques* qui seraient installées à peu près comme il suit : Les syndicats achèteraient le matériel nécessaire au dégrèvement de la viande et le mettraient gratuitement à la disposition des cultivateurs qui feraient tuer et vendre devant eux leurs animaux par des garçons-bouchers payés en partie par le syndicat et en partie par les intéressés.

Le débit de la viande pourrait se faire dans un local public, la halle centrale par exemple, et la vente si elle devait être intermittente, serait préalablement annoncée par les journaux et par voie d'affiches dont les syndicats supporteraient les frais.

Le syndicat croit que ce système donnerait d'excellents résultats pour les raisons suivantes :

1° Il ne nécessiterait aucun frais de patente ni de location de local ;

2° Il n'exigerait aucune avance de capital, puisqu'il n'y aurait pas d'achat de bétail et que de plus le matériel, d'ailleurs peu coûteux, serait payé par le syndicat agricole sur son fond de réserve.

3° Les consommateurs auraient toute garantie sur la qualité hygiénique de la viande qui serait imputée à l'abattoir par le vétérinaire de service.

Situation météorologique. — Roubaix 26 juin. — Hauteur barométrique 758. Température : A sept heures du matin 12 degrés au-dessus de zéro A une heure du soir 17 degrés au-dessus de zéro A cinq heures du soir 16 degrés au-dessus de zéro

CHRONIQUE LOCALE

ROUBAIX

Le mauvais état des lignes de tramways de Roubaix à Lille. — M. Jules Mulliez-Dewailly, conseiller d'arrondissement, avait adressé une plainte à M. le Préfet du Nord au sujet du mauvais état des rails servant à la circulation des tramways à vapeur de Roubaix à Lille.

MM. Mulliez, et Weber, agent principal de la compagnie, ont été priés par M. Vel-Durand de faire une enquête à ce sujet. M. Mulliez a accompagné M. Weber sur tout le parcours de la ligne, et a fait remarquer qu'à certains endroits l'usure des rails est telle que des accidents se sont produits et se produiront encore si l'on tarde à y remédier.

La Société de construction mécanique et électrique à l'Exposition des Beaux-Arts à Arras. — Le *Mémorial Artésien* s'exprime en ces termes à l'adresse de la Société de construction mécanique et électrique du Nord dont les ateliers sont situés à Roubaix :

« Dans la journée grande affluence à la galerie des tableaux qui le soir est magnifiquement éclairée sous l'habile direction de M. Dorez, ingénieur électricien à Roubaix.

» La régularité de l'éclairage est parfaite et l'effet décoratif produit par 70 lampes de 32 bougies contribue à faire de cette exposition une remarquable galerie.

» La société de construction mécanique et électrique du Nord a droit à nos sincères compliments. Nous voyons avec plaisir que cette société qui ne date que de deux ou trois ans est de plus en plus considérée et appréciée dans notre région. »

La fête de Saint-Jean-Baptiste a été célébrée solennellement dimanche, à l'église du Raverdi. Une relique insigne de ce grand saint, consistant en une parcelle de sa tête avait été exposée à droite du sanctuaire, au milieu d'un bosquet de verdure et de fleurs.

Les chants de la grand'messe ont été exécutés, sous la direction de M. Albert Duhamel, par la chorale de la paroisse, avec beaucoup de justesse et un ensemble parfait. Nous devons signaler particulièrement les soprani dont les voix soigneusement exercées, sont d'une remarquable douceur.

L'organiste, M. Rosticher, a exécuté avec talent un magnifique offertoire et une brillante sortie.

A l'issue des Vêpres et du Salut solennel qui les a suivies tous les assistants ont défilé devant la table de communion pour vénérer la relique de Saint-Jean-Baptiste.

Un sauvetage quai de la Vigne. — Samedi soir, vers huit heures et demie, un jeune homme de quinze ans, Henri Debosque, qui demeure chez ses parents, rue de la Vigne, s'était assis sur la barre du garde-fou, longeant le quai, près le pont Salembier. Cette barre, on ne sait comment, se détacha, et le jeune homme fut précipité dans le canal.

A ce moment, un grand nombre de personnes se trouvaient sur le quai, et de tous côtés l'en appela au secours.

M. Louis Desbarbieux, marchand de pommes de terre frites, dont la baraque est installée près du pont, accourut et se jeta résolument dans le canal. Il fut assez heureux pour saisir Debosque au moment où il disparaissait pour la seconde fois.

Le jeune homme, retiré de l'eau, par son courageux sauveteur, fut remis entre les bras de plusieurs des nombreux spectateurs qui suivaient avec anxiété les péripéties de cette scène émouvante.

Debosque, au moment du sauvetage, tenait encore dans ses mains crispées la barre de fer, qu'il n'avait pas lâchée en tombant dans le canal.

On le transporta dans un estaminet voisin, où les soins les plus empressés lui furent donnés. Une demi-heure plus tard, remis de cette terrible épreuve, il retournait, accompagné de quelques amis, chez ses parents.

M. Louis Desbarbieux, qui n'en est pas d'ailleurs à son coup d'essai, mérite les plus vives félicitations pour sa bella conduite en cette circonstance.

Les « ducasses » de quartiers. — Il y a eu foule dimanche, rue de l'Ommelet, pour la « ducasse » du Jean-Ghislain. A partir de cinq heures, les promeneurs étaient si nombreux que la circulation devint difficile. Les manèges, théâtres, fritures, etc., n'ont pas désempli. L'animation s'est prolongée jusqu'à une heure avancée de la nuit.

Beaucoup de monde aussi à Barbieux où les réjouissances ont obtenu beaucoup de succès.

L'accident du quartier de l'Epeule. — L'enfant écrasée, samedi, dans le quartier de l'Epeule, ne s'appellerait pas Eloïse Creton, mais Eloïse Duplessis.

Une piqûre d'aiguille. — M. le docteur A. Godefroy a fait admettre, dimanche, à l'Hôtel-Dieu, une lessiveuse, du nom de Marie Carbonnel, femme Alphonse Lepers, demeurant rue Chateaubriand.

En lavant un rideau de fenêtre, il y a cinq semaines environ, Mme Lepers se piqua fortement à l'index de la main gauche avec une aiguille qui y était attachée, et qu'elle n'avait pas remarquée.

Sans prendre garde autrement à cette piqûre, qui s'était refermée, la lessiveuse continua de travailler, en se plaignant toutefois d'une douleur lancinante qu'elle ne cessait de lui causer.

Petit à petit, le mal empira à un tel point qu'elle dût réclamer les soins de M. le docteur Godefroy. Le médecin la traita d'abord à son domicile, mais crut devoir ensuite l'envoyer à l'hôpital.

Mme Lepers a, non seulement le doigt, mais toute la main et l'avant-bras, enflés jusqu'au coude.

Un accident rue de Lannoy. — Un chauffeur de la brasserie de MM. Delcourt frères, rue de Lannoy, Christophe Vanneste, père de famille de trente-six ans, en se rendant samedi soir, vers huit heures et demie, dans un des greniers de l'établissement, fit un faux pas, et dégringola du haut en bas de l'escalier. Dans sa chute, l'ouvrier se fit une blessure très grave au sommet de la tête.

Relevé aussitôt par le personnel de la brasserie, il fut transporté à la pharmacie de M. Corbeaux, voisine du lieu de l'accident, où il reçut les premiers soins; puis il fut reconduit à son domicile, rue Cugnot, par un camarade de travail.

Un accident au cimetière. — Dans l'après-midi de samedi, vers 4 heures 1/2, les enfants de M. Charles Degrave, place Chaptal, cour Lézy, jouaient sur les bancs du portique qui se trouve à l'entrée du cimetière.

A un certain moment, l'une d'elles, la petite Félicie, fit tomber une des pierres déposées provisoirement le long du mur. La pierre se brisa et un éclat vint frapper l'enfant à la tête, en ne lui faisant, heureusement, qu'une blessure sans gravité.

L'agent Olive, de service au cimetière, informa les parents qu'un rapport serait rédigé à leur charge.

Sailly-lez-Lannoy. — *L'enfant tué par une aile de moulin.* — Nous avons parlé, hier, de la mort tragique dont a été victime le jeune Edouard Dassonville.

Cet enfant, âgé de 13 ans, ne jouissait pas de la plénitude de ses facultés mentales.

Ses parents qui habitent la rue de la Place, à Sailly, en face de l'estaminet de la *Paix*, ne reussissaient pas à garder près d'eux, leur enfant, qui passait sa vie à rôder.

Samedi après-midi, le petit Dassonville s'était rendu à proximité du moulin avec un menuisier, Clotaire Leuridan.

Laissé seul, l'enfant s'approcha du moulin; un meunier, Jules Mathon, l'ayant aperçu, le fit déguerpir par mesure de précaution.

Revenu peu d'instants après, le gamin, malgré la défense réitérée du meunier, vint de nouveau jouer autour du moulin qui, depuis quelques minutes, était en marche. Peu d'instants après, une des ailes atteignit le petit imprudent à la tête.

Le choc fut si violent qu'une partie de la tête fut enlevée. Des jeunes filles, occupées dans un champ voisin, donnèrent l'alarme. Des employés des contributions indirectes qui étaient non loin de là accoururent: ils relevèrent le cadavre de l'enfant qui avait été tué sur le coup, et le transportèrent chez ses parents. On conçoit le désespoir de ces derniers.

Annappes. — *Un garde particulier attaqué et battu.* — Un habitant d'Annappes, Florent Polvaiche, avait eu plusieurs discussions suivies de voies de fait avec un garde particulier, Alfred Delrue, au service de M. le comte de Montalembert.

Dans la journée de dimanche, Polvaiche fit de nouveau la rencontre du garde. Il lui donna un coup de poing dans le dos et l'insulta grossièrement. Le garde le somma de passer son chemin, mais l'individu, pour toute réponse, sauta sur lui et lui administra une volée de coups. La gendarmerie, saisie d'une plainte, a ouvert une enquête.

Communications diverses

Ecole de Natation. — 25 juin. — Température de l'eau. — Huit heures du matin, 18 degrés 1/2; 5 heures du soir, 20 degrés.

Lille et ses Monuments ; Vieilles Seigneuries, Censes et Vieilles Familles de Roubaix, par Th. Leuridan ; **Traité de Fabrication des Lainages ; Ma Cure d'eau; Vivez ainsi.** Volumes en vente à la librairie du *Journal de Roubaix.* 72337

LETTRES MORTUAIRES ET D'OBITS

depuis 3 fr. le cent

IMPRIMERIE ALFRED REBOUX. — **AVIS GRATUIT** dans le *Journal de Roubaix* (Grande édition) dans le *Petit Journal de Roubaix.*

WATTRELOS

Formation d'une section de travailleurs. — Dimanche soir, à six heures, a eu lieu une réunion chez M. Bienvenue pour la formation de la section wattrelosiennes des vrais travailleurs de l'industrie textile. Une centaine de personnes ont assisté à cette réunion.

M. Wagnon, président du groupe roubaisien, prend la parole. Il rappelle qu'il est venu à Wattrelos il y a une quinzaine de jours, pour la formation d'une section de vrais travailleurs textiles. Il invite l'assemblée à former un groupe et à nommer une commission provisoire.

De grands hommes, dit-il, ont soumis avant nous l'idée rationnelle d'union et de concorde, nécessaire à tous dans un commun sentiment d'amour et de fraternité.

Il rappelle ce mot de Napoléon Ier : « Le plus grand législateur était celui qui avait dit : Aimez-vous les uns les autres »

Il parle de l'honnête ouvrier qui demande à vivre honnêtement et à subvenir aux besoins de sa famille. Le progrès du bien, ajoute-t-il, ne peut prendre sa source que dans le travail. Si l'ouvrier est très fréquemment au cabaret, il ne peut faire face aux besoins du ménage et la paix se trouve exclue du domicile conjugal.

Le discours de M. Wagnon est fréquemment applaudi.

On procède ensuite à l'admission des membres.

La séance a été levée à sept heures.

L' « Union des Trompettes ». — La fanfare l' « Union des Trompettes » a fait, dimanche après-midi, une sortie dans la commune, puis elle a donné une sérénade sous les fenêtres de M. Joseph Blanckaert, son président d'honneur.

M. Steux, chef de la société, lui a adressé quelques mots de remerciements.

M. Blanckaert a répondu puis la société est retournée à son local après avoir rendu visite à plusieurs de ses membres honoraires.

Ajoutons que l'*Union des Trompettes* a reçu tout récemment de M. Besson une trompette contre-basse en mi-bémol qui fait l'admiration de tous les musiciens.

Point n'est besoin de dire que cet instrument est un chef-d'œuvre.

FEUILLETON DU 27 JUIN 1893. — N° 19

LA RANÇON DU CŒUR

par Paul SAMY

XVII

— Son mari !... C'était à prévoir ! fit Aline en résumant sa pensée dans cette exclamation.

— Oui, continua madame Dabray, et ce n'est pas le malheur dont nous sommes menacés qui pourra le ramener ,. M. de Merville est aujourd'hui méconnaissable ; depuis mon arrivée, je ne l'ai pas entendu parler une seule fois. .. et il vit près d'Irène comme si elle n'existait pas.

— Vous pouvez compter sur moi ; comptez aussi sur mon mari, dit Aline en présentant son front à madame Dabray. Nous serons là, le moment venu.

Ce moment, malheureusement, s'approchait avec une effrayante rapidité.

Dans la soirée, l'enfant eut plusieurs crises d'étouffement qui faillirent l'emporter. Le mal qui avait paru abandonner le larynx gagnait promptement les poumons et détournait peu à peu la congestion. Depuis quelques heures déjà on ne pouvait rien faire avaler au petit malade dont l'état de prostation augmentait d'une minute à l'autre. A de longs intervalles il se redressait, manquant d'air, agitant désespérément ses petits bras, regardant avec effarement, mais sans un cri, sa mère qui, la figure tout à côté de la sienne, baisait silencieusement ses cheveux blonds dont les boucles soyeuses formaient comme une auréole autour de son front.

Affaissée par la douleur, Irène n'avait plus de forces pour les sanglots ; seules des larmes brûlantes, débordant de ses paupières fermées par la fatigue et le sommeil, descendaient lentement le long de ses joues.

De l'autre côté du lit, Jean demeurait debout, le corps un peu courbé, dans l'inclinaison de sa tête penchée, pour mieux voir l'enfant, dont ses yeux ne quittaient pas les yeux, comme s'il eût voulu y graver en traits ineffaçables la dernière expression qui fût sortie de l'âme de son fils.

Il semblait, par instants, que l'enfant devinât la pensée du père et que l'éclat qui soudain rayonnait dans son regard répondit à la mélancolique douceur qui s'échappait de celui de Jean. Mais, hors ce muet entretien de leurs âmes, rien sur les traits du jeune homme ne venait révéler sa douleur.

Depuis plus de dix jours que la maladie avait jeté l'enfant sur son lit, le devoir, l'affection, le désespoir, avaient en quelque sorte cloué Jean à la place qu'il occupait, la figure aussi froidement immobile que le corps, dominant de sa haute stature la couche d'agonie où se débattait dans les dernières transes le fils de sa chair, emportant avec lui les lambeaux de son cœur.

Assise auprès d'Irène et lui tenant la main, madame Dabray assistait muette à cette scène désolante. Plus qu'eux peut-être, son âme, habituée pourtant aux meurtrissures de la vie, se tordait de douleur, car elle ne pleurait pas seulement l'enfant qui allait les quitter, mais aussi ceux qui lui restaient avec leur bonheur perdu et leur avenir brisé.

Quelques crises de plus en plus faibles secouèrent encore le petit malade, puis il s'assoupit et, pendant longtemps, on n'entendit plus que le sifflement de sa respiration entrecoupée de silences qui se prolongeaient à mesure que les heures s'écoulaient.

Vers le matin il fit un effort, souleva une dernière fois sa petite tête et la laissa retomber, en même temps qu'un souffle léger s'envolait de ses lèvres...

Irène poussa un grand cri.

Jean se baissa, appuya longuement ses lèvres sur le front de son fils dont il ferma les yeux ; puis, d'un mouvement automatique, il sortit de la chambre, les bras battants, la démarche indécise, et alla s'abattre sur un fauteuil de son cabinet où il pleura abondamment.

C'était fini ! Tous ses rêves de bonheur s'étaient évanouis ! Trois ans avaient suffi pour achever l'œuvre de destruction où il avait vu disparaître une à une les douces joies qu'il s'était promises. Disparu l'avenir riant qui s'ouvrait naguère devant lui ; disparus l'amour qui devait embellir son existence, l'affection de ce fils qui lui était apparu comme la suprême ressource, le but providentiel de sa vie déjà à demi brisée ; disparu tout cela, effondré, ne laissant à son cœur que le souvenir d'amères déceptions, n'offrant à son esprit que la perspective désespérante d'interminables années de vide, de solitude et de mornes tristesses !

XVIII

La douleur d'Irène faisait peine à voir. Pendant les jours qui suivirent la mort de son enfant, elle tomba dans un état d'affaissement qui fit craindre pour sa santé. Rien ne parvenait à la consoler, ni les douces prières de sa mère ni les tendres témoignages d'affection de madame de Torny, qui ne la quittait plus.

Toutes deux n'ignoraient pas qu'au désespoir qui atteignait son cœur de mère s'en ajoutait un autre non moins cruel pour son cœur d'épouse, car si aucune puissance ne pouvait lui rendre l'enfant qu'elle pleurait, il semblait désormais difficile qu'elle pût retrouver l'affection perdue de son mari.

Madame Dabray avait espéré que la douleur commune à ces deux êtres les aurait jetés dans les bras l'un de l'autre, et que, sinon l'amour, du moins la pitié à l'égard de leurs mutuelles souffrances les aurait rapprochés dans un instinctif élan. Mais il eût fallu que le cœur de Jean conservât quelque trace de son ancienne tendresse ou que son âme fût encore accessible aux consolations et à l'espérance. Or les blessures successives qu'ils avaient reçues jusqu'au dernier coup qui les avait frappés, en y détruisant toute trace d'affection, y avaient étouffé tout germe de tendresse et de commisération.

Pas une fois, au milieu de l'abattement où l'avait jeté la terrible catastrophe, Jean ne revint en arrière pour se rappeler les rares heures de joie qu'il avait pu goûter. Dans sa pensée surgissait sans cesse le souvenir de ses souffrances et de l'ingratitude qui avait payé ses années de dévouement.

A ce perpétuel contact avec les motifs de sa douleur, son cœur s'était aigri, et la généreuse bonté qui donnait jadis tant d'attrait à sa nature loyale, avait fait place à un amer dégoût de la vie. Qui donc avait ainsi brisé son existence? Qui l'abandonnait aujourd'hui désespéré sur le chemin, sans courage et sans force ?

Certes, il ne nourrissait ni ressentiment ni rancune, mais nul ne pouvait lui demander de franchir la barrière qui soudainement s'était dressée entre Irène et lui. Nul n'y songeait, du reste. Madame Dabray, le premier moment passé, avait compris que le mal était plus profond qu'elle ne l'avait cru ; il en était de même du docteur.

M. Berton connaissait trop bien le caractère de Jean pour penser qu'il pût exercer la moindre influence sur cette nature froissée ; toute tentative en un pareil moment eût été vaine, peut-être même aurait-elle eu pour résultat de transformer en un sentiment plus acrimonieux l'attitude déjà si hostile du jeune homme.

Quant à Irène, l'espoir lui semblait enlevé par la perte de son fils. Peut-être eût-elle tenté dans son abandon de se jeter aux pieds de Jean et d'essayer d'amollir son cœur, mais ce n'était plus seulement la crainte d'être rebutée qui la retenait, tout son être anéanti par cette longue série d'angoisses et de souffrances n'obéissait plus à sa volonté.

Dans ces conditions, la présence de ces deux êtres sous le même toit devenait une source sans cesse renouvelée de chagrins et de froissements pour l'un comme pour l'autre. Avec sa délicate perspicacité, madame de Torny le comprit du premier coup, et comme dans l'éveil perpétuel de son esprit l'action suivait toujours de près l'idée, elle décida que sans plus tarder elle emmènerait Irène dans sa propriété de la Sarthe.

Madame Dabray, invitée à suivre sa fille, ne fit pas d'objections. Ce projet, n'eût-il pas été la meilleure des solutions pour échapper à une situation aussi pénible, avait du moins l'avantage de transporter Irène dans un milieu où sa santé pourrait se refaire des terribles assauts qu'elle avait supportés.

(A suivre) Paul SAMY.

Le « Journal de Roubaix » et le « Bulletin des laines » ont des abonnés et des lecteurs dans tous les centres lainiers du monde.